

Raymond BEAUCOURT

POÈMES DU VERMANDOIS

(Suite 6)

VI

A MIN VERMANDOUHA (1)

pyèche ède tère ki inbome l'izerne é pi èle tramène,
muchî din dé valé, jouki sur dé ruyon,
ou plate a l'infini, berlonjan leu siyon :
ch'é la ète parure chanjante é ch'é t'ousi ète fortène.

- 5 kantan, ou tan jadis, a bény té mékène
pinchi sur dé pame d'or mélé a dé mahon,
é ch'é pour cha k'édpuhi nou rgar tindu ou lon
dékouve inne bazilike perdu din té breuhène.
té galmite in chabou s'ine gringoche pu d'euyète,
- 10 dis té pré ède karkayou fon kouhare dé parluhète
même avu leu bouke ède flamike a paryon.
é san sousyi vin ki pase par leu marone,
té varlé èse ramintute l'ère d'in béfro ki sone
é chiflote, étanpi, l'erfrin d'in kariyon.

VI

(1) a paru dans l'Almanach picard du hérisson — de 1926 —
(p. 106).

v. 1 **tramène** = s.f. trèfle ; 3. 3 **berlonjan** = rendant inégal ;
v. 4 **fortène** = fortune ; v. 5 **mékène** = servante, et plus parti-
culièrement « suivante du faucheur » ; v. 6 **mahon** = coquelicot ;
v. 9 **galmite** = gamin ; **gringoche** = secouent ; v. 10 **karkayou** =
caille ; **perluhète** = culbute, pirouette ; v. 11 **flamike a poryon** =
tarte aux poireaux (mets local très prisé) ; v. 12 **marone** = s.f.
pantalon ; v. 13 **èse ramintute** = se souviennent ; v. 14 **étanpi** =
debout.



C'est dans des poèmes comme celui-ci qu'il faut prendre consi-
cience des limites d'un dialecte ; la poésie est toujours le produit
d'une langue prise à un niveau précis. La langue française, par
exemple, a en poésie fini de **chanter** avec l'autre siècle (sauf
avec quelques poètes comme Apollinaire ou des bardes comme
Philéas Lebègue proches de la terre et de l'infini) ; en effet, les
images ont été pendant la plus grande partie du vingtième siècle
la haute pensée poétique du français (toute la poésie surréaliste
par exemple). Il n'en est pas de même en picard ; dans un poème
comme « A min Vermandouha », le poète dit, chante, ne recule
pas devant les **lieux communs**, mieux en fait parfois le centre de
sa poésie : le lecteur ne rechigne pas car à travers eux il se
retrouve dans un domaine traditionnel, provincial, romantique
qu'il avait quitté avec la poésie française.

Ce glossaire est celui proposé par M. Debrie, professeur à la Faculté d'Amiens et président de la revue « EKLITRA ».

Nous pensons qu'il faut traduire : Karkayou par caillette, c'est-à-dire femme bavarde et parluhete par parlotte.

Traduction proposée par nous :

Pièce de terre qui embaume la luzerne et puis le trèfle,
Cachée dans des vallées, juchée sur des rideaux,,
Ou plate à l'infini, ondulant leurs sillons,
C'est là ta parure changeante et c'est aussi ta fortune.
Quentin, au temps jadis, a béni ta servante
Penchée sur des épis d'or mêlés à des coquelicots,
Et c'est pour cela que, depuis, notre regard tendu au loin,
Découvre une Basilique perdue dans tes brumes.
Des gamins en sabots, s'ils ne secovent plus l'oeillette
Dans tes prés, des caillettes font encore des parlotes,
Même avec leur bouche (pleine) de flamiche à poireau.
Et sans souci de ce vent qui passe au travers de leur culotte
Tes valets se souviennent de l'air d'un Beffroi qui sonne
Et sifflotent, debout, le refrain d'un Carillon.

Le même auteur consacre un poème à « La Somme » et écrit :

... « éche yeu k'ale kyé (1) din ché z orage
Ki rabuke che to éde sin kintin.. »

qu'on peut traduire :

...« Cette eau qu'elle prend dans les orages
qui frappe les toits de Saint-Quentin. »

R. HAUTION.

(1) **Kier** traduit : prendre, n'est pas tout à fait exact. Rabelais, Villon emploient le mot « propre » et incongru.

En picard ch se prononce « k ». Une paysanne portant au bras un panier fermé, passe devant l'octroi de St-Quentin. A la question de l'octroyeur, elle répond : « c'est un kakjé » (c'est un chat que j'ai). Un témoin explique : « c'est un kakalola » (c'est un chat qu'elle a là). Il fut nécessaire d'ouvrir le panier afin de constater qu'il ne s'agissait que d'un lapin.

Dans « Sous la Botte », qui est l'histoire au jour le jour de l'occupation allemande, à St-Quentin, de 1914 à 1917, Elie Fleury raconte la truculente histoire suivante :

« Un jour se présente à la commandantur une paysanne des environs de St-Quentin. Elle porte un panier contenant des œufs. Le jeune officier qui la reçoit lui reproche, avec humeur, d'en apporter trop peu. Et la paysanne de répondre : « j'éne peu pourtant pon lé kyé ».

Il paraît que le soir, l'officier s'étonna, auprès d'Elie Fleury, de ne point trouver cet infinitif insolite dans son dictionnaire. A quoi Elie Fleury répondit : « C'est du vieux français ».